Document generated on 05/10/2024 9:27 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

The Firm (La firme)

Number 165, July–August 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59525ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1993). Review of [*The Firm (La firme)*]. *Séquences*, (165), 51–52.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

peut intriguer. On aura reconnu facilement l'allusion au petit chaperon rouge et à la parabole du fils prodigue. Comme pour souligner un peu la profonde complexité de ce film, je m'en voudrais de ne pas revenir sur la jalousie de Nadine envers Olivier. Cette attitude nous renvoie au mythe biblique de Caïn et Abel. Ce dernier sera tué par Caïn. Pourquoi? Parce que Yahvé aime davantage Abel. L'envie de Nadine a déjà tué dans sa tête son petit frère. Voilà pourquoi elle sera envahie par les remords quand Olivier sera porté disparu.

L'Olivier retrouvé est-il l'incarnation d'un souhait exacerbé ou un leurre apprivoisé? Le vrai Olivier, où se cache-t-il? Ici, les points d'exclamation sont bousculés par les points d'interrogation en suspension dans l'air ambiant. Il y a des signes qui semblent avancer des certitudes. Par exemple, cette cicatrice laissée par l'opération d'une appendicite. Il y a des signes qui lèvent des doutes. Ce manque d'empressement de la part d'Olivier à passer le test préparé par Nadine nous replace sur le sentier de la déroute. Et il y en a plusieurs autres.

Le jour où la nuit s'installe en vous, vous n'êtes plus que ténèbres. Avec **Olivier Olivier**, on découvre une Agnieszka Holland préoccupée par cette zone grise qui n'ose pas dire son nom. Il s'agit de la folie discrète qui se terre dans le ciel de nos nuages. Quand arrive un événement troublant, cette folie déploie les tentacules de l'angoisse comme pour mieux vous étrangler au ralenti.

De nos jours, une famille unie, c'est presque un phénomène à conserver sous globe pour les générations à venir. Holland dépose un regard nostalgique sur la famille sans donner dans un cours de psychologie et de morale. Elle continue à pointer de son petit doigt le désarroi de toute personne à la recherche de son identité. **Olivier Olivier** mérite plusieurs olé!

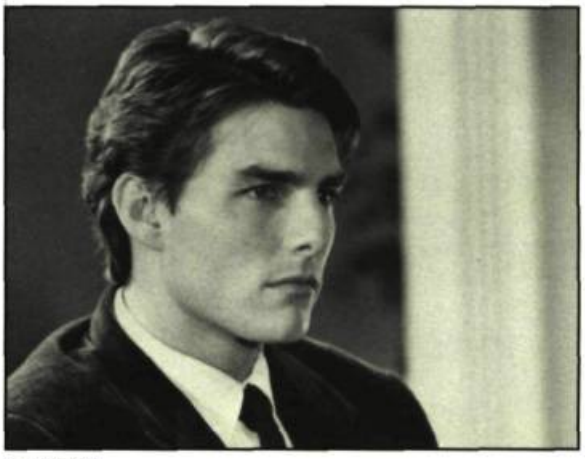
Janick Beaulieu

OLIVIER, OLIVIER — **Réal.**: Agnieszka Holland — **Scén.**: Agnieszka Holland, Yves Lapointe — **Phot.**: Bernard Zitzermann — **Mont.**: Isabelle Lorente — **Mus.**: Zbigniew Preisner — **Son**: Pierre Befve — **Déc.**: Hélène Bourgy — **Cost.**: Ewa Biejat — **Int.**: François Cluzet (Serge Duval), Brigitte Rouan (Elisabeth Duval), Jean-François Stévenin (l'inspecteur Drouot), Grégoire Colin (Olivier Duval), Marina Golovine (Nadine Duval), Frédéric Quiring (Marcel), Faye Gatteau (Nadine enfant), Emmanuel Morozof (Olivier enfant) — **Prod.**: Marie-Laure Reyre — France — 1991 — 109 minutes — **Dist.**: Aska.

The Firm

Mitch McDeere est un jeune et doué avocat issu d'un milieu modeste. À peine diplômé de Harvard, il décroche un emploi dans une firme de spécialistes en fiscalité du Tennessee. La firme Bendini, Lambert et Locke parvient rapidement à faire miroiter l'illusion de la réussite au jeune avocat en lui offrant argent, Mercedes, remboursement de son prêt étudiant et maison. En échange, Mitch donne à la firme toute son ambition, sa volonté, l'énergie de sa jeunesse et les premières étincelles d'une vie conjugale qui s'accorde bien mal avec travail. Ce rêve de réussite se transformera soudainement en cauchemar, lorsque Mitch découvre qu'il se dévoue pour une firme au service du crime organisé qui n'hésite pas à éliminer les employés trop curieux. Mitch tentera malgré tout de dénoncer son employeur, ce qui donnera le coup d'envoi à une chasse à l'homme impliquant le jeune avocat, le FBI et certains membres de la firme.

Adapté du best-seller de John Grisham (1990), **The Firm** est avant tout la critique d'une certaine philosophie, celle de la réussite à tout prix, mais surtout de la glorification de l'*iconographie* de cette réussite: iconographie de l'ordinateur portatif, du cellulaire dans la voiture de luxe et du bureau dans une tour de verre. Symboles extérieurs d'une réussite parfois très relative. Après les années 80 et Wall Street, **The Firm** donne vraiment l'impression d'un produit des années 90; c'est-à-dire un produit d'une époque de crise économique et



Tom Cruise

sociale.

The Firm raconte comment, à une époque où l'argent est au coeur de toutes les préoccupations, le luxe et la richesse peuvent mener au vice et à l'immoralité. Ou comment, une fois que l'argent se met à régir notre existence, les idéaux et la morale sont les premiers sacrifiés. Ainsi lorsque Mitch, pourtant très amoureux de sa femme, rencontre une prostituée lors d'un voyage d'affaires, son aventure avec elle symbolise le processus de déshumanisation qui s'est irrémédiablement amorcé chez le jeune avocat par le seul fait d'*appartenir* à cet univers de luxe, de puissance et d'argent. C'est ce même luxe qui fait regretter à Abby, l'épouse de Mitch, l'époque bénie des fins de mois angoissantes, des pizzas livrées et des appartements misérables: «Ah! nous étions vraiment heureux alors.» Est-ce également un hasard si le salut se présentera sous la forme d'une sympathique secrétaire de la profonde Amérique (très sympathique Holly Hunter), d'un sosie d'Elvis Presley camionneur et du frère de Mitch d'abord renié en raison de son incarcération, puis retrouvé? Finalement, les McDeere, une fois l'orage passé, ne retourneront-ils pas là d'où ils viennent, dans le confort moral de l'anonymat et de l'humilité socio-économique?

Nous sommes donc en présence d'un récit somme toute assez moralisateur sur le rêve d'une réussite authentique et morale. Mais, dans **The**

Firm, cette morale est parfois contradictoire. Le film de Sydney Pollack nous donne l'impression d'être à la fois anti et pro-droite. Ainsi, bien que le couple McDeere (et le spectateur) soit révolté par le rôle de femme de l'avocat avec enfants et sans travail que l'on veut faire jouer à Abby McDeere, la conclusion du film, assez hâtive et ambiguë, est menée par un propos qui ramène le bonheur à un contexte très conservateur et simpliste: le bonheur dans le retour à la case départ, ou dans la petitesse.

À l'instar de sa croisade pour la moralité et la justice, **The Firm** n'offre aucune véritable surprise sur le plan de l'esthétique cinématographique. Pollack a bâti ici un formidable produit commercial qui devrait pouvoir séduire un large public, puisque le film s'appuie sur des thèmes facilement identifiables: l'amour, la famille, la fidélité, la morale, la droiture, etc. Le tout est très efficacement ficelé par une intrigue complexe mais pas trop, question de s'assurer la participation constante du spectateur tout au long des généreuses 160 minutes que dure le film. Cent soixante minutes de technique cinématographique impeccable, appuyée par un rythme soutenu dosant avec application suspense et humour, coups de poings et tendresse. Mais ici Pollack demeure plus technicien qu'auteur.

L'élément le plus intéressant de **The Firm** est sans doute la musique de Dave Grusin. Se limitant au seul piano de Grusin qui génère tout, de la mélodie aux percussions, la partition musicale colore le film d'une atmosphère feutrée, et *bluesée*. Il s'en dégage une idée de confort et d'élégance, surprenante au début, mais qui devient bien vite parfaitement à propos. C'est bien là la seule audace du film qui, aussi divertissant puisse-t-il être, ne lèguera rien de vraiment inoubliable.

Carlo Mandolini

THE FIRM (LA FIRME) — **Réal.**: Sydney Pollack — **Scén.**: David Rabe, Robert Towne, David Rayfiel, d'après le roman de John Grisham — **Phot.**: John Seale — **Mont.**: William Steinkamp, Frederic Steinkamp — **Mus.**: Dave Grusin — **Son**: David MacMillan — **Déc.**: Richard MacDonald — **Cost.**: Ruth Myers — **Int.**: Tom Cruise (Mitch McDeere), Jeanne Tripplehorn (Abby McDeere), Gene Hackman (Avery Tollar), Hal Holbrook (Oliver Lambert), Ed Harris (Wayne Tarrance), Holly Hunter (Tammy Hemphill), Gary Busey (Eddie Lomax), David Strathairn (Ray McDeere), Wilford Brimley (William Devasher) — **Prod.**: Scott Rudin, John Davis — États-Unis — 1993 — 154 minutes — **Dist.**: Paramount.

Mac

On a beaucoup parlé de l'importance de la famille pour John Turturro dans son premier film comme metteur en scène, **Mac**. L'oeuvre est dédiée à son père, tandis que sa femme, Katherine Borowitz, joue le rôle d'Alice. Mais encore plus que cela, **Mac** reflète l'esprit de famille élargie qui anime John Turturro, ainsi que la fidélité et le respect qu'il voue à ses modèles, parfois amis, Spike Lee, Joel et Ethan Coen, sans oublier Martin Scorsese et Federico Fellini.

M. Badalucco, C. Capotorto et J. Turturro

D'entrée de jeu, la caméra glisse au ras du sol, cherchant ses marques dans le béton frais sous la pluie diluvienne. Cette caméra ultra-légère et malléable rappellera un des traits stylistiques qui ont fait la réputation des frères Coen. Une caméra qui bouge constamment, découvrant la beauté et l'art dans le quotidien.

«Si vous détestez votre travail, vous détestez votre vie. Moi, j'aime mon travail», dira Mac, dans ce rôle d'anti-héros qui sied bien à John Turturro. Ou encore: «Il y a deux façons de faire les choses, la bonne et la mienne. Les deux sont les mêmes.» Ces maximes émises par le personnage principal résument admirablement le message du film. La vie se réduit alors à calculer l'emplacement parfait pour l'érection d'un madrier. Tout ce qui compte demeure la satisfaction du travail bien fait.

Cette fierté poussera les frères Vitelli à fonder leur propre entreprise de construction après la mort de leur père. Les temps sont durs et la compétition féroce, mais rien n'empêchera l'aîné, Mac, d'aller au bout de son obsession pour le travail. Il entraîne dans son sillage ses deux frères, Vico et Bruno, ainsi qu'une jeune femme juive qu'il épousera. Les Vitelli finissent par construire et vendre un lot de maisons au prix de l'aliénation familiale. Caressant d'autres rêves, Vico et Bruno laissent Mac à son atavique besoin de poursuivre l'idéal ouvrier.

Cette promiscuité avec les valeurs traditionnelles italiennes rapproche Turturro d'un grand cinéaste italo-américain dont il a suivi les conseils pour **Mac**, Martin Scorsese. Le film de Turturro procède du même souci que celui de l'auteur de **Mean Streets** pour une histoire cousue de dialogues simples et bien sentis, de gestes cent fois repris et de réalités de la vie ordinaire. Le cinéaste dépeint avec justesse les effusions et les excès latins des tempéraments parfois explosifs des frères Vitelli.

Quant à Fellini, il est là tout près, dans la bande sonore. Dans certains passages bien sûr, notamment dans cette scène grand-guignolesque où Mac et son ennemi juré, un entrepreneur polonais, se battent, accompagnés d'un air d'opéra, mais surtout dans l'utilisation du hors-champ. John Turturro utilise habilement voix, murmures et bruits